

Faust

*d'après Johann Wolfgang von Goethe
mise en scène Eimuntas Nekrosius*

27 mai - 6 juin 2009
Ateliers Berthier 17^e

en lituanien surtitré



Location 01 44 85 40 40 / theatre-odeon.eu

Tarifs de 13€ à 26€

Horaires du mardi au samedi à 19h30, dimanche à 15h
(relâche le lundi)

Odéon - Théâtre de l'Europe
Ateliers Berthier
Angle de la rue Suarès et du Bd Berthier Paris 17^e
Métro(ligne 13) et RER C Porte de Clichy

Service de presse
Lydie Debièvre
01 44 85 40 73
presse@theatre-odeon.fr

Dossier (incluant des photographies) également disponible sur www.theatre-odeon.fr

Graphisme & images par element-s : Gilles Guerlet & Jérôme Witz / peinture d'Olivier Gonties
/ Licences d'entrepreneurs de spectacles 1007518 et 1007519

Faust

*d'après Johann Wolfgang von Goethe
mise en scène Eimuntas Nekrosius*

27 mai - 6 juin 2009
Ateliers Berthier 17^e

en lituanien surtitré

scénographie

Marius Nekrosius

lumière

Dziugas Vakrinas

costumes

Nadezda Gultiajeva

musique

Faustas Laténas

son

Arvydas Duksta

avec

Vladas Bagdonas

Faust

Povilas Budrys

Dieu, Wagner

Kestutis Jakstas

Valentin (frère de Gretchen)

Elzbieta Latenaite

Marguerite (Gretchen)

Salvijus Trepulis

Mephistophélès

Vaidas Vilius

l'Esprit, Chien

Margarita Ziemlyté

Marthe

Gabrielia Kuodyte

Les esprits

Viktorija Streica

Diana Gancevskaite

Viaceslav Lukjanov

Ausra Pukelyte

Migle Polikeviciute

production Compagnie Meno Fortas Vilnius, Emilia Romagna Teatro Fondazione - Modena, Le Théâtre de la Place - Liège, Baltic House Festival - Saint-Pétersbourg, avec l'aide du Ministère de la Culture de Lituanie, du Lituanian national Drama Theatre et d'Aldo Miguel Grompone D. I.

Extrait

COMMANDÉZ A LA POÉSIE

LE POÈTE

Ah ! Rends-moi aussi l'époque
Où j'étais moi-même encore en devenir,
Où une source de chants compacts
Ne cessait de jaillir en moi,
Où les nuées me cachaient encore le monde,
Où le bourgeon promettait encore des merveilles,
Où je cueillais mille fleurs
Qui remplissaient d'abondance toutes les vallées.
Je n'avais rien et j'avais assez pourtant,
Le désir de la vérité et le plaisir de l'illusion.
Rends-moi indomptés ces élans,
Le profond, le douloureux bonheur,
La force de la haine, la puissance de l'amour,
Rends-moi ma jeunesse !

[...]

LE DIRECTEUR

Assez de paroles échangées.
Laissez-moi voir enfin des actes ;
Tandis que vous tournez des compliments
Quelque chose d'utile peut advenir.
A quoi bon parler autant d'inspiration ?
Elle n'apparaît jamais à celui qui hésite.
Si vous prétendez être des poètes,
Commandez à la poésie !
Nous voulons absorber des boissons fortes,
Brassez-m'en sans tarder !
Ce que ne se fait pas aujourd'hui n'est pas fait demain.
Et il ne faut pas perdre un seul jour.

[...]

Ainsi faites parcourir dans l'étroite maison de planches
Le cercle entier de la création,
Et allez d'un pas vif, mais réfléchi,
Du Ciel à l'Enfer en passant par le Monde !

C'est de cette terre que naissent mes joies.

Goethe

"Faust" est le nom d'un étonnant dédale. Le réel et le mythique s'y sont très tôt croisés. En 1589, un demi-siècle après la mort du véritable Faust, curieux personnage qui colportait de ville en ville ses talents de nécromant, chiromancien, astrologue et mage, Marlowe compose et fait jouer à Londres son *Doctor Faustus*, où le charlatan de l'Allemagne réformée a déjà fait plus qu'entamer sa métamorphose en grand révolté. Entretemps, cependant, le mécréant semi-légendaire poursuit dans sa terre natale une tout autre existence au sein de la littérature populaire ; héros d'anecdotes diverses ou de spectacles de marionnette, colporté dans les foires, il est quasiment ravalé au rang de pantin ridicule lorsqu'il croise la route du jeune Goethe.

Commence alors une aventure littéraire doublement extraordinaire. Car la figure de Faust va occuper Goethe pendant près de soixante ans, de 1771 (date à laquelle il entreprend la rédaction de son *Urfaust*) jusqu'aux derniers jours de sa vie (en janvier 1832, alors qu'il lit à sa belle-fille le premier acte du *Second Faust*, il ne peut s'empêcher d'y apporter encore quelques retouches). A lui seul, ce dialogue intime, si longuement poursuivi, entre un très grand poète et l'une de ses créatures aurait de quoi captiver : Faust, reflet d'un esprit universel, a fini par réunir en lui la trace de toutes les passions, de toutes les interrogations qui l'auront hanté. Et comme sa riche complexité se nourrit des différentes strates accumulées depuis ses origines, il en résulte l'une des quelques rares figures de la littérature européenne moderne à avoir accédé (aux côtés de *Don Juan* ou de *Hamlet*) au statut de mythe.

Comment s'orienter dans un tel labyrinthe ? Comme fil d'Ariane, Eimuntas Nekrosius semble nous proposer le fil du temps. Temps de la vie, de la jeunesse et de sa fuite inexorable, de la conscience qui fatalement se retourne un jour sur le chemin déjà parcouru. Ce *Faust* paraît se diviser en deux époques : avant le pacte, le héros pensif magnifiquement incarné par Vladas Bagdonas se dresse solitaire devant le vide désespérant de l'existence ; après le pacte s'ouvre devant lui, sur fond de diablerie, l'amour de Marguerite et l'expérience de sa perte. - Temps de la scène, aussi, qui amasse à son rythme souverain sa pelote d'images évocatoires. Nekrosius, en poète et en visionnaire (les spectateurs du Festival d'Avignon 1997 n'ont pas oublié son extraordinaire *Hamlet*), les pose scène après scène sur le texte de Goethe puis les laisse mûrir, libérant des sens inouïs, pareils à ces formules qui traversent parfois nos rêves. Un seul exemple : il lui suffit d'un nœud sur une corde pour que nous soit rendu sensible ce fil du temps ; l'instant qui se noue ainsi sur cette ligne de mémoire devient le signe tangible de son passage. Mais voici que la corde s'emmêle jusqu'à former une boule aussi grosse qu'une tête d'homme - et subitement cet amas, semblable à du temps enroulé sur lui-même jusqu'à l'inextricable, nous frappe comme une image de l'esprit humain.

Daniel Loayza

Faust, mise en scène d'Eimuntas Nekrosius, a obtenu en janvier 2008 le prix UBU, décerné au meilleur spectacle étranger par le syndicat de la critique dramatique italienne.

Faust ou la rédemption par l'autre

Goethe, fasciné qu'il était par le personnage de Faust, n'était pas attiré avant tout par le pacte [...]. En revanche, la présence de la femme s'est imposée à Goethe : l'histoire de la rédaction, encore une fois, et des deux *Faust*, témoigne de cette place incontournable de la femme dans la quête de Faust, une place qu'après Goethe il sera désormais difficile de lui ravir.

Ces deux déplacements par rapport aux *Faust* antérieurs, fondamentaux pour l'histoire du mythe, n'altèrent cependant en rien l'enjeu et le sens du mythe : le désir affronté à la limite, ayant acquiescé au mal, se révèle destructeur de l'autre. C'est le *Streben* [l'élan désirant] lui-même qui est en question et qui s'avère méphistophélien, indépendamment même d'un pacte qui n'en est que la figure emblématique - et donc dépassable. Dans le drame de Marguerite, c'est le désir immergé dans la sensation, le sentir pur, d'où n'émerge plus la parole, la détresse, le nom de l'autre, qui exerce son pouvoir destructeur : la situation d'immersion qui n'est pas alertée, ouverte par le visage de l'autre, est aveugle et violente. [...]

Mais comme le *Prologue au Ciel* et l'épilogue céleste l'ont laissé entendre, la lecture des *Faust* de Goethe ne peut se contenter de dénoncer le pouvoir néantisant du *Streben*. Elle doit aussi montrer que pour l'auteur le mal n'est pas à ce point inhérent à l'homme qu'il devienne en lui comme une seconde nature ; que le *Streben* n'est pas à ce point aveugle et sourd pour ne pas être affecté, un jour ou l'autre, par la parole de l'autre, pour ne pas être ouvert, un jour ou l'autre, par l'amour de l'autre. C'est l'amour qui parie pour la nature humaine, qui empêche la nature de l'homme de devenir fatalité, qui affranchit de la répétition, exprimée littérairement dans la structure épique de l'œuvre, qui ouvre, fût-ce pour un épisode sans lendemain - *Zwischenspiel* -, à un possible neuf, à une véritable histoire. *[Faust]* est par excellence l'œuvre qui témoigne que l'homme ne se sauve pas par ses propres forces : c'est l'autre, dans l'entre-deux, c'est toi, qui me sauves.

Françoise Mies : *Faust ou l'Autre en question*
(Presses Universitaires de Namur, 1994, pp. 317-318)

"Un si étrange personnage"

MEPHISTOPHELES

Ceci me passe. Tu oses prétendre que je puisse avoir besoin de toi ?

FAUST

Je sais ce que je dis. Tu es dans l'Eternité, mon Diable, et tu n'es qu'un esprit. Tu n'as donc point de pensée. Tu ne sais ni douter ni chercher. Au fond, tu es infiniment simple. Simple comme un tigre, qui est tout puissance de proie, et se réduit à un instinct de ravisseur. Il doit tout aux moutons et aux chèvres : ses muscles et ses crocs, ses ruses et sa formidable patience. Il n'y a rien de plus en toi, mangeur d'âmes qui ne sais pas les déguster ! Tu ne te doutes même pas qu'il y a bien autre chose dans le monde que du Bien et du Mal. Je ne te l'explique pas. Tu serais incapable de me comprendre. Je te dis seulement que tu peux avoir besoin de quelqu'un qui pense et réfléchisse pour toi. L'esprit pur, même impur, en est tout à fait incapable.

MEPHISTOPHELES

On ne m'a jamais parlé sur ce ton-là. Du moins, depuis... fort longtemps. Tu dis que je suis incapable de pensée, moi qui pénètre toutes les vôtres...

FAUST

Non. Tu te meus comme la foudre sur les plus courts chemins de la nature humaine. Ce sont les voies du Mal.

MEPHISTOPHELES

Tout ceci est à voir... Tu es un si étrange personnage ! J'en ai connu bien peu qui aient su, pu, voulu comme toi se mettre hors du jeu. Il m'est passé des milliards d'âmes par les ongles, et qu'ils s'en soient tirés, qu'ils y soient demeurés, j'ai observé quel petit nombre était celui des êtres sans pareils. [...] Si l'on savait la surabondance de ce qu'il y a de plus rare, et la quantité des hommes de premier ordre par millier de siècles, le diamant de l'orgueil tomberait à zéro... Mais toi, tu m'intéresses. Ton cas - peut-être - est-il tout à fait particulier.

FAUST

Je respire.

MEPHISTOPHELES

Oui. Ni le Ciel ni l'Enfer n'ont pu te retenir. On dirait que tu as vomi indistinctement le miel de leurs promesses comme le fiel de leurs menaces. C'est par quoi il est possible que tu m'étonnes, chose très étonnante.

FAUST

Eh bien, faisons accord...

Paul Valéry : *Mon Faust*
(*Oeuvres II*, Gallimard, bibl. de la Pléiade, 1960, pp. 295-297)

Repères biographiques

Johann Wolfgang von Goethe

Johann Wolfgang von Goethe naît en 1749 au cœur d'une famille aisée. Poussé par son père, il effectue des études de droit à Leipzig. Il entretient parallèlement une grande passion pour les arts littéraires. Au fil de ses rencontres et de ses aventures amoureuses, il trouve l'inspiration nécessaire à la composition de quelques poèmes, tels que *les Nouveaux Lieder* ou *le Caprice de l'amant*. De sérieux problèmes de santé le contraignent alors à rejoindre Francfort. Il y rencontre une amie de sa mère qui éveille en lui un intérêt pour le mysticisme, l'occultisme et l'alchimie. Dès 1770, alors qu'il a recouvré la santé, il décide de poursuivre ses études de droit à Strasbourg. Durant cette période, il se lie d'amitié avec Johann Gottfried Herder, qui bouleverse sa vision artistique et littéraire. Goethe se découvre alors des passions pour Shakespeare, pour la poésie populaire et pour l'architecture gothique de son pays. Empli d'inspiration, il rentre en Allemagne et rédige de nombreuses œuvres, parmi lesquelles *Götz von Berlichingen* (1773), qui remporte un sérieux succès et s'intègre parfaitement dans le courant littéraire allemand du *Sturm und Drang* (Tempête et élan). En 1774, il publie *les Souffrances du jeune Werther*, inspiré d'un amour déçu avec Charlotte Buff.

L'année suivante, il est appelé à Weimar et chargé de lourdes fonctions administratives auprès du prince. Il vit alors une passion amoureuse avec Charlotte von Stein. Il publie quelques poèmes et des pièces de théâtre *Iphigénie en Tauride*, 1786). Après un séjour régénérateur en Italie, il partage une grande histoire d'amour avec Christiane Vulpius. Cette union fait scandale et ses amis de la cour s'éloignent de lui. Nommé à la direction de la culture, il étudie les sciences (*la Métamorphose des plantes*, 1790). Son amitié avec Schiller lui permet alors d'approfondir ses conceptions littéraires. Il écrit le premier *Faust* (publié en 1806). Le contexte politique de l'époque bouleverse sa vision de la vie ; il s'ennuie dans son ménage et multiplie les aventures. Ses dernières œuvres sont marquées par la sagesse d'un homme vieilli. En 1831, il termine son deuxième *Faust*. Après une longue vie tumultueuse et passionnée, il s'éteint en 1832.

Eimuntas Nekrosius

" Pour moi, le théâtre est idée, réflexion et sentiment " : ces mots résument le monde de Nekrosius, un nom qui évoque des ambiances, des lumières et la fascination d'un Est exotique et inconnu. Un style qui, pour certains, " naît " de Kantor et de son utilisation de matériaux " pauvres ", tandis que, selon d'autres, il renverrait au " magicien des lumières " Bob Wilson.

Né en 1952, Lituaniens de Raisenai (un faubourg de Vilnius), Nekrosius vit une adolescence paisible. Il pratique le sport, lit énormément, va souvent au cinéma, surtout pour y voir des films italiens. Sa rencontre avec le théâtre est fortuite : il participe, par curiosité, à un bout d'essai pour acteurs, même s'il ne se sent pas particulièrement attiré par la scène. Son magnétisme et son charisme innés sont remarqués : on lui suggère de faire de la mise en scène.

En 1976, alors qu'il travaille au Théâtre de la Jeunesse à Vilnius, il met en scène son premier spectacle, *Le goût du miel* de Shelay Delaney. Ensuite il prend la route de Moscou, où il fréquente les cours de l'Institut d'arts Lunacharsky, dont il sort diplômé en 1978. La même année, il retourne à Vilnius et devient directeur du Théâtre de la Jeunesse.

De 1979 à 1980, il travaille au Théâtre Dramatique de Kaunas où il monte *Ivanov* de Tchekhov. C'est de cette période que date aussi son premier Shakespeare, *Amour et mort* à Vérone (1980), un opéra rock qui revisite le *Roméo et Juliette* de Shakespeare. En 1981 il présente *Pirosmani*, *Pirosmani*, spectacle qui fait connaître son nom au-delà des frontières lituaniennes. Cette méditation visionnaire sur le peintre géorgien Pirosmanisvili est à considérer comme la première expression d'un style extrêmement original dans lequel se fondent la consistance décharnée des éléments scéniques et l'enchevêtrement continual entre réalité et rêve, tandis que dans le même temps la scène se transforme peu à peu en espace mental. Suivra en 1983 *Le jour plus long qu'un siècle*, d'après le roman d'Ajtmatov. En 1989 Nekrosius se trouve en Italie pour la première fois. Il participe au Festival de Parme avec *L'oncle Vania*, un Tchekhov d'inspiration politique évidente, qui se termine avec le choeur du *Nabucco* de Verdi, " Va pensiero ". Mais ce qui frappe, c'est surtout l'oeuvre de démontage du texte, le mélange d'atmosphères lyriques et de gags grotesques qui se retrouvent dans une autre mise en scène d'un Tchekhov, *les Trois soeurs*, joué entièrement dans l'esprit du vaudeville cher à Tchekhov et à Stanislavsky. A partir de 1991, Nekrosius est Directeur du Life Festival de Vilnius et, dans le cadre de cette manifestation, il présente en 1994 un triptyque dédié à Pouchkine - *Mozart et Salieri*, *Don Giovanni*, *La peste* - couronné meilleur spectacle des Etats Baltes. La même année, il obtient le Prix de l'Union des Théâtres Lituaniens en tant que meilleur metteur en scène de l'année et le Prix pour les Nouvelles Réalités Théâtrales Européennes, qui lui est conféré par l'Union des Théâtres d'Europe et par Taormina Arte. En 1997 il signe la mise en scène d'*Hamletas* (parmi les interprètes, le chanteur rock lituanien Andrius Mamontovas, célébrité de son pays), spectacle qui entame sa trilogie shakespearienne personnelle. L'année suivante paraît en effet *Makbetas* - admiré à Milan en même temps qu'*Hamletas* au Festival du Théâtre d'Europe de 1999 et récompensé par le Prix Ubu en tant que meilleur spectacle étranger en Italie - et enfin *Otella* hôte du Piccolo Teatro au printemps 2001. Une année auparavant, Nekrosius avait dirigé *La Mouette* de Tchekhov, essai final de la neuvième édition du cours international de perfectionnement théâtral de l'Ecole des Maîtres. En 2002, encore Tchekhov, avec *Ivanov*, spectacle dans lequel il retrouve Andrius Mamontovas comme auteur des musiques, et où sa compagnie est complétée par des acteurs italiens. La même année, il signe la mise en scène lyrique du *Macbeth* de Verdi pour le Maggio Musicale Fiorentino (oeuvre reprise au Teatro Massimo de Palerme

et au Bolchoï de Moscou). En 2003 il met en scène à Moscou *La Cerisaie* de Tchekhov. Il revient à l'art lyrique en 2003, au Bolchoï de Moscou avec *The children of Rozental* de Desyatnikov sur un livret de Sorokin. Après le *Faust* de Goethe, son dernier projet est la mise en scène de *La Walkyrie* de Richard Wagner, pour le Théâtre National Lituaniens.

Actuellement il dirige le Théâtre Meno Fortas (" La force de l'art "), qu'il a fondé le 28 janvier 1998, lieu qui depuis lors est la " maison " de la troupe permanente au centre de ses projets théâtraux internationaux. En 2001 il a reçu le prix Stanislavsky pour le théâtre.